



Avec affection aux membres et amis de l'église de Moody qui par leurs prières sont un encouragement pour moi et ma famille et qui par leur témoignage de Christ servent comme rappel que la croix est toujours «la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit».

L'éditeur français souhaite vivement remercier Mme. C. Pagot, Mme. M. Français, M. J.P. Dessort et M. L. Sayet pour leur précieuse contribution à l'édition de ce livre. Des remerciements sont également dûs à l'auteur Henry Bryant pour sa contribution à la rédaction du dixième chapitre de ce livre.

#

Avant-propos de Ravi Zacharias

La visite des camps de concentration d'Auschwitz et de Birkenau, il y a de cela quatre ans, a été pour moi une expérience décisive. Le froid glacial fut bientôt oublié, à mesure que d'une pièce à l'autre, je découvrais l'enfer, cet enfer où peut descendre l'être humain dès lors que sa conscience ne réagit plus. Hitler lui-même l'a résumé en une seule phrase : « Je veux former une génération de jeunes gens dominateurs, impitoyables, et cruels. »

Je restai sans voix devant les images d'enfants blessés, d'enfants humiliés par les expériences qu'on leur infligeait. Je réalisai soudain que tout le monde avait quitté la pièce à l'exception d'un homme apparemment aussi bouleversé que moi et qui ressentait le besoin de parler à quelqu'un. Il me fit face et s'enquit de ma profession.

« Je suis pasteur. ».

Sa réponse vint, chargée du poids de l'Histoire : « Il y a là ample matière à réflexion, non ? » L'allusion était claire : où était l'église dans tout cela ?

Après un silence, je voulus connaître à mon tour son activité. Il hésita et dit : « Je suis juge dans l'état de New York. »

« Dans ce cas, il y a sans doute ample matière à réflexion pour tous les deux. »

La période nazie a fait couler beaucoup d'encre. Je n'en ai pas moins souvent désiré qu'une analyse alliant finesse et lucidité nous permette de mieux cerner cet effroyable moment de notre histoire. Le besoin existait en effet d'une appréciation objective des événements dans leur rapport idéologique aux grandes instances du pays, voire de la société tout entière.

Le livre d'Erwin Lutzer répond à cette attente, c'est-à-dire aux « pourquoi », aux « comment » et à toutes les spéculations qui ont entouré cette tragédie.

Situé ici dans une perspective biblique, l'ère hitlérienne révèle ses rouages ; nous comprenons mieux comment l'homme Hitler a pu déclencher la guerre la plus meurtrière, la plus inutile de notre histoire ; une guerre à ce point destructrice qu'elle a radicalement changé la face du monde.

Au fil du temps, les nombreuses questions n'ont abouti qu'à faire l'impasse sur l'évidence : comment des êtres humains ordinaires ont-ils pu se soumettre à la botte d'Hitler jusqu'à exécuter les ordres les plus barbares ?

Malkin, l'un des principaux responsables dans la chasse aux nazis, a raconté son expérience au moment de la capture d'Adolf Eichmann. Il avouait à ce propos avoir été choqué lorsqu'ayant mis sa main sur la bouche du tortionnaire, il avait pris conscience qu'il s'agissait d'un simple être humain. Plus il le dévisageait, plus il s'étonnait qu'un être si fragile ait pu se montrer aussi diabolique dans l'exercice de ses pouvoirs. Puis Malkin avait eu cette réflexion des plus pertinentes : « Je voulais m'introduire dans son cerveau et lui demander raison de tout cela, mais ce fut peine perdue. »

Dans un article paru dans *Le journal de l'homme moderne*, le professeur Michael R. Marrus (université de Toronto) tente d'élucider le mystère du nazisme. Pour brillant que soit l'exposé, intitulé « Réflexions sur l'historiographie de l'Holocauste », sa tentative laisse perplexe ; citant par exemple Christopher Browning, éminent histo-

rien de l'Holocauste, qui attribuait le comportement des nazis à une motivation moins évidente que l'obéissance fanatique, l'universitaire écrit : « Ces hommes semblent avoir été subjugués par leur statut de fonctionnaire. Nonobstant leurs désirs ou sentiments personnels, la seule idée d'un acte pouvant ternir leur réputation de bureaucrates efficaces et fiables leur était insupportable. Mus par une force intérieure qui exigeait une parfaite transparence de leurs dossiers, ils avaient perdu toute notion de responsabilité individuelle. » Pour M. R. Marrus, ces hommes et leurs semblables étaient devenus des « fonctionnaires du crime ».

Mais comment se satisfaire de telles interprétations ? Comment ne pas chercher plutôt, par-delà les démarches conventionnelles, à connaître l'exacte vérité, afin de tirer les leçons de l'Histoire, sans reproduire ses erreurs.

Voilà pourquoi le livre d'Erwin Lutzer concerne au premier chef la génération actuelle. Sa lecture par ailleurs captivante, ne peut que stimuler la réflexion du lecteur le plus exigeant. Il pourrait s'avérer très utile pour qui cherche à préserver l'avenir en valorisant le souvenir. Car si ma mémoire est bonne, tel est bien le défi gravé sur les murs du Musée de l'Holocauste à Jérusalem.

Avec l'ouvrage de E. Lutzer en main, l'impulsion est donnée ; et le service rendu à l'humanité par là-même, immense.

#

Introduction

Récemment, je marchais dans les rues de Berlin sous la pluie, et je me disais que j'allais devoir abandonner ma recherche du bâtiment Bendlerblock qui avait abrité le Ministère de la Guerre d'Hitler sous l'ère nazie. Ma carte me disait que la rue que je cherchais ne s'appelait plus *Bendlerstrasse*, mais qu'elle avait été rebaptisée *Stauffenbergstrasse* en mémoire de l'homme qui avait eu le courage de tenter d'assassiner Hitler. Je savais que c'était dans la cour de ce bâtiment qu'il avait été fusillé de façon impitoyable avec douze autres hommes qui avaient participé au complot. On avait filmé cette scène de meurtres sauvages afin de satisfaire le plaisir sadique du Führer. Je tenais à venir sur les lieux, et à honorer la mémoire de ces hommes tombés de manière si héroïque.

Sortant d'une station de métro, j'eus le sentiment que mon sens de l'orientation était perturbé et j'en conclus, avec beaucoup de regret, que je ne marchais pas dans la bonne direction. Mais, grâce à la Providence, je découvris la rue et, guidé par un jeune garçon à bicyclette, je me retrouvai bientôt dans la cour, à côté du mémorial érigé en l'honneur de Stauffenberg et de ses compagnons.

Ce que je ne savais pas, c'est que l'ancien Ministère de l'Armée et de la Guerre abrite aujourd'hui un musée de la Résistance qui rend compte de façon détaillée des actions de dizaines d'hommes courageux comme Stauffenberg, Niemöller et Bonhoeffer. On y trouvait la preuve, si tant est que l'on ait besoin de preuve, que ceux qui vivaient en Allemagne pendant le Troisième Reich ne soutenaient pas tous Hitler. Certains avaient très tôt rejoint le camp de ses opposants, tandis que d'autres ne comprirent vraiment qui il était que lorsque les atrocités commencèrent. Quoi qu'il en soit, beaucoup plus de gens que je ne le pensais avaient été prêts à donner leur vie pour l'arrêter dans son ambition.

Mais les images qui retinrent le plus mon attention furent celles montrant des pasteurs protestants et des prêtres catholiques effectuant le salut nazi. Je fus encore plus surpris de voir des clichés de bannières de la croix gammée ornant des églises chrétiennes : *des croix gammées avec au centre la croix du Christ!*

C'est dans ce musée que je résolus d'étudier comment Hitler avait pu placer l'Église chrétienne sous son autorité ; je savais que 95 pour cent des Allemands étaient soit protestants, soit catholiques. Mais ce que je voulais savoir, c'est pourquoi les chrétiens d'Allemagne n'avaient pas eu le courage de condamner Hitler d'une seule voix, une et unanime. Je me demandais comment ils avaient pu être des millions à prendre de plein gré la *Hakenkreuz* d'Hitler (la croix gammée) pour la superposer à la croix du Rédempteur crucifié. Ce n'est que plus tard que j'ai compris dans quelle mesure *cet amalgame entre les croix trompa l'Église allemande et fit venir sur elle le jugement de Dieu.*

Je quittai le musée et pris un taxi pour l'Église du Mémorial de l'Empereur Guillaume que j'avais déjà visitée au cours de mes précédents voyages en Allemagne. Cette fois je regardai les fresques, les tableaux et les reliefs historiques d'un œil nouveau ; qu'est-ce qui dans l'histoire de l'Allemagne pouvait prédisposer le pays (et ses églises) à une telle séduction de masse ? Cela pouvait-il encore se produire ? Bien plus, était-ce en train de se produire aujourd'hui, même sous une manifestation différente ? Quels signes auraient pu alerter l'Église quant aux intentions réelles d'Hitler ?

Qu'Hitler était un dieu ne fait pas de doute. Des millions de gens lui vouaient un véritable culte et il se pensait lui-même infaillible et invincible. Il séduisait les masses et croyait qu'il dirigerait un jour le monde. À la fin il n'était plus qu'un petit dieu dont le destin allait rejoindre ceux qui s'élèvent contre le Tout-Puissant. Et l'histoire à venir confirmera que sa croix devra s'incliner devant celle d'un Autre.

Je pense qu'Hitler est le précurseur de l'Antéchrist qui s'élèvera un jour et accomplira des miracles politiques et économiques. Lui aussi hypnotisera des millions de gens et exigera que le monde entier le vénère. Il pourra accomplir des exploits de conquêtes et jouir d'une autorité qu'Hitler n'aurait jamais pu imaginer. À mesure que nous progresserons dans cette période, je soulignerai quelques parallèles frappants entre ces deux hommes.

L'Église s'est toujours placée entre deux dieux et deux croix. D'un côté, il y a notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, mort sur une croix romaine, exécuté pour les péchés du monde. De l'autre, il y a un nombre indéfinissable de petits dieux et d'autres croix, qui sont autant de promesses mensongères de délivrance et de salut.

Oui, nous aussi sommes tentés de nous incliner devant des dieux mortels qui nous leurrent et nous invitent à associer Christ à d'autres religions, à des projets politiques et des idéaux purement humains. L'expérience de l'Église de l'Allemagne nazie nous rappelle que Christ doit toujours rester à part; il doit être adoré non pas comme Celui qui se tient aux côtés des grands dirigeants de ce monde, mais comme Celui qui se tient au-dessus d'eux, en tant que *Roi des rois et Seigneur des seigneurs*.

Je pense, comme Santayana l'a dit, que ceux qui ne tiennent pas compte de l'histoire sont condamnés à la répéter. Je pense donc que ce serait une négligence que de ne pas étudier l'ère nazie afin d'en tirer toutes les leçons pour l'Église d'aujourd'hui. Nous verrons également que, ce-faisant, nous pourrions aussi nous préparer à notre avenir proche.

Nous verrons comment l'ère nazie crie ses leçons à l'Église d'aujourd'hui. Elle nous avertit, nous invite à nous remettre en question et nous montre ce qui pourrait nous arriver dans l'avenir. À charge

pour nous de prendre en compte ses avertissements, ses défis et de reconnaître en elle toutes les subtilités de ses manœuvres trompeuses.

Commençons notre voyage, la Bible dans une main et les livres d'histoire dans l'autre. Lorsque nous aurons terminé, nous devrions nous agenouiller et demander à Dieu de nous garder fidèles à la croix de Christ, quel qu'en soit le prix. Enfin, si nous avons réussi à identifier les signaux qui dirigent notre propre pays sur une voie identique, nous serons peut-être plus vigilants.

Commençons.

Chapitre

1

En attendant Hitler

Rudolf Hess, fils d'un grossiste allemand et étudiant à l'Université de Munich, reçut un jour un prix pour un essai dont le sujet était : « Quel genre d'homme pourra redonner à l'Allemagne son rang d'autrefois ? » Lorsqu'il rencontra Hitler en 1920, il fut frappé par les ressemblances entre l'homme qu'il avait décrit dans son essai et celui qui était en sa présence. Hitler fut touché par ce qu'il avait écrit et impressionné par cet homme qui avait su le cerner de façon aussi troublante.

Premièrement, écrivait Hess, il fallait que cet individu soit un homme du peuple, un homme dont les racines populaires soient assez profondes pour qu'il sache comprendre les masses. Seul un tel homme pouvait gagner la confiance du peuple ; cela, cependant ne devait constituer que son image publique.

Deuxièmement, il fallait en réalité qu'un tel homme n'ait rien en commun avec les masses ; car, lorsque le besoin s'en ferait ressentir, il ne devrait pas reculer devant le bain de sang. C'est en effet par le « sang et le fer » que les grandes ambitions se concrétisent. L'image publique devait rester séparée des actions sur le terrain.

Troisièmement, cet homme devait être prêt à marcher sur la tête de ses amis pour atteindre son but. Il fallait qu'il soit d'une très grande dureté ; et si besoin, c'est avec des bottes de grenadier qu'il devait écraser les gens.¹

Hitler jura qu'il serait cet homme. Il donnerait l'apparence d'un homme du peuple, mais en réalité, il serait quelqu'un de radicalement autre. S'il devait être amené à user de brutalité, il pourrait le faire sans faiblesse et sans hésiter. Il ferait ce que des hommes du peuple ne pourraient faire : il ne reculerait devant aucune cruauté.

En privé, Hitler préparait la guerre ; en public, il prônait la paix dans ses discours. En privé, il était amateur de pornographie ; en public, il insistait pour que l'on ait une attitude correcte en sa présence, que l'on ne jure pas et que l'on ne tienne pas de propos indécents. Il pouvait parfois se montrer charmant et clément ; mais la plupart du temps, il témoignait d'une cruauté monstrueuse, insistant par exemple pour que ceux qui conspiraient contre lui soient « pendus à un crochet de boucherie, et lentement étranglés par une corde de piano, tout en desserrant périodiquement le garrot pour intensifier la douleur de l'agonie ». En privé (et parfois même en public), il se vantait de son honnêteté, alors qu'il démontrait souvent sa capacité à tromper. « Il faut mentir au peuple allemand si l'on veut s'assurer le soutien des masses », aimait-il à dire.

C'est Hitler qui a dirigé les atrocités que l'on peut voir dans *La liste de Schindler* ; ce film ne met en scène qu'une petite partie de la « solution finale ». Par ailleurs, cet homme était l'homme de toutes les contradictions. Quand il vivait à Vienne, il mettait de côté des croûtons de pain pour nourrir les oiseaux et les écureuils et quelques mois après son arrivée au pouvoir, il signait trois décrets pour la protection des animaux. Pourtant, il était au comble du ravissement lorsqu'il voyait des images de grandes capitales européennes en flammes, ainsi lors du bombardement de Varsovie et de Londres et il se montra très irrité de ce que le commandant à Paris n'ait pas mis le feu à la ville.

Il pouvait pleurer d'attendrissement lorsqu'il parlait aux enfants et se réjouir de l'achèvement d'un nouveau camp de concentration. Plein de compassion et même de générosité envers sa famille et ses amis, il rentrait dans une colère vengeresse contre quiconque, y com-

pris parmi ses proches amis, osait contrarier ses projets. Il pouvait être aussi charmant, et généreux que cruel et brutal. « Celui qui parlait comme Jésus haïssait l'humanité tout entière », commente Robert Waite.

Hitler exerce une fascination sur nous parce que sa dictature a joui d'un très large soutien populaire. Peut-être un dictateur n'a-t-il jamais été aussi aimé dans toute l'histoire. Il avait ce don rare de pouvoir exhorter une nation entière à le suivre. Par comparaison, de grands dirigeants communistes tels que Lénine ou Mao Zedong accédèrent au pouvoir en déclenchant des révolutions qui coûtèrent la vie de millions d'hommes, s'aliénant ainsi le soutien populaire.

Hitler s'attira non seulement le soutien de la classe moyenne, mais également des étudiants et des professeurs. Citons comme exemple le psychologue Carl Jung, qui se laissa littéralement subjugué par le « phénomène puissant du national-socialisme que le monde entier contemple avec étonnement ».

L'Allemagne était une démocratie au moment de l'ascension d'Hitler. S'il ne respecta pas toutes les règles du jeu, du moins accéda-t-il au pouvoir dans la légitimité. La nation l'attendait, toute désireuse qu'elle était d'ouvrir ses bras à un démagogue qui la hisserait hors de l'abîme. *Le peuple appelait de ses vœux un dirigeant qui accomplirait pour lui ce qu'une démocratie ne pouvait accomplir.*

LES PREMIERS MIRACLES

Hitler avait à son actif tellement de réussites spectaculaires que bon nombre de chrétiens voyaient en lui une réponse à leurs prières. On m'a raconté que dans leur foyer, certains chrétiens (oui, j'ai bien dit chrétiens), avaient décroché du mur l'image du Christ pour la remplacer par un portrait d'Hitler. Winston Churchill observa en 1937 à propos d'Hitler que ce qu'il avait accompli constituait « une des œuvres les plus remarquables de toute l'histoire ». Voici une liste par-

tielle des progrès accomplis sans les obstacles habituellement rencontrés dans une démocratie :

1. En cinq ans il tira le pays du marasme économique.
2. Il lava l'affront subi par l'Allemagne dans sa défaite de 1918 en reprenant la Rhénanie, et en rejetant les obligations imposées par le Traité de Versailles.
3. Il créa le *Kraft durch Freude* (être heureux pour être fort), programme attractif qui permit à des millions d'Allemands de bénéficier de congés payés.
4. Il ouvrit des écoles de formation pour les gens sans qualifications, et redonna à chaque Allemand un emploi.
5. Il maîtrisa la criminalité.
6. Il construisit des routes et promit la production d'une voiture que tout Allemand moyen pourrait s'offrir.
7. Il donna aux Allemands une raison de croire en eux-mêmes, de croire que leur pays ferait à nouveau partie des grandes nations.

Un historien a ainsi imaginé que s'il était mort avant la deuxième guerre mondiale, «il serait resté l'une des figures les plus prestigieuses de l'histoire allemande, sous le nom d'Adolf le Grand».

Mais Hitler n'est pas mort avant la deuxième guerre. Il n'est mort qu'après que le peuple allemand avait abandonné ses droits, qu'il ait fait passer des lois qui menèrent à l'extermination de plus de huit millions de personnes, et que l'Allemagne et plusieurs autres pays aient été dévastés par une guerre qui tua cinquante millions de personnes dans le plus grand bain de sang de l'histoire. *Il n'est mort qu'après que des milliers de pasteurs s'étaient engagés dans les troupes SS en faisant serment d'une totale allégeance.*

Certes les Allemands ne savaient pas que les choses tourneraient ainsi. Mais on ne peut pas négliger le fait qu'ils voulaient un dictateur; ils attendaient un dirigeant puissant qui saurait activer les réformes démocratiques. Les gens avaient faim, les crimes politiques se multipliaient, et l'Allemagne se retrouvait couverte de honte devant

l'opinion mondiale. Le processus démocratique était entravé par les rivalités opposant douze partis différents qui se battaient pour le pouvoir. La démocratie est certes souhaitable lorsque les temps sont favorables, mais c'est en temps de crise qu'une dictature a le plus de chances de fonctionner. Et la crise en Allemagne était à son comble.

Mais la même question continue à nous tarauder : pourquoi les Allemands, et plus spécifiquement l'Église, ne se sont-ils pas démarqués d'Hitler dès que ses intentions réelles devinrent évidentes ? S'il est facile de comprendre qu'ils aient été trompés au début, comment des centaines de milliers d'Allemands ont-ils pu, directement ou indirectement, participer aux atrocités qui ont été le triste apanage du régime nazi ? Ces millions de gens ordinaires et respectables ont boycotté les commerces juifs, participé à des simulacres de procès, et dirigé les camps de prisonniers avec la plus grande barbarie. En bref, Hitler a trouvé de l'aide auprès de ces millions de gens qui exécutaient ses ordres, en dépit de missions de plus en plus infâmes.

Est-il vrai, comme certains l'ont suggéré, que les Allemands de l'époque hitlérienne étaient en quelque sorte mi-hommes, mi-démons ? Qu'ils sont devenus des créatures telles que l'on n'en reverra plus jamais sur terre ? L'historien Friedrich Meinecke avait-il raison de dire que le nazisme était un « accident », un « couac » de l'histoire, qui ne se reproduirait probablement jamais ? Ou bien les Allemands n'étaient-ils pas tout simplement humains, complètement humains, mais non civilisés, des hommes que ne retenaient plus les limites imposées par la société et par Dieu ?

La réponse, comme nous allons le voir, c'est que les Allemands de l'ère nazie, y compris Hitler lui-même, n'étaient que par trop humains. Il suffit de lire les journaux et de voir les atrocités qui ont été commises en Bosnie, en Yougoslavie, la violence qui fait rage dans nos banlieues, pour se rendre compte que l'humanité à l'état brut n'est pas très reluisante. Lorsque le mal est contenu, il se libère violemment à la moindre occasion favorable. Lorsque les limites s'effacent, que les gens sont désespérés, et que le pouvoir est à qui s'en empare, le cœur humain est mis à nu. *Nous sommes naïfs de penser que l'Allemagne nazie ne fera pas d'émule. En fait, la Bible nous prédit le contraire.*

LE CONFLIT ENTRE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

L'objectif premier de ce livre est, bien sûr, de déterminer comment Hitler a anéanti l'Église en Allemagne. À titre d'exemple, il a pros- crit la prière dans les écoles, a transformé les fêtes chrétiennes en fêtes païennes, et contraint finalement l'Église à accepter ses exigences ou- trageuses. Si sa machine politique a broyé l'Église tout entière, c'est que celle-ci avait perdu de vue sa mission originelle. Ainsi non seu- lement l'état intervenait dans les pratiques religieuses, mais il les contrôlait. Un état puissant a toujours été une menace pour l'exis- tence et l'influence d'une Église. Que la menace se nomme nazisme, communisme, ou humanisme, *un état hostile à la religion tentera tou- jours de reléguer l'Église au rang de figurante.*

Un état n'a pas toujours besoin d'une dictature pour marginali- ser l'Église. À mesure que ses pouvoirs augmentent, il peut faire pas- ser des lois visant à limiter sa liberté d'action. Considérons l'expres- sion «séparation de l'Église et de l'état»: si on l'interprète dans un certain sens, elle peut vouloir dire que l'Église devrait être libre d'exercer son influence et de remplir son rôle sans intervention de l'état. C'est ce genre de séparation qui fit si cruellement défaut à l'Al- lemagne.

Cependant, l'expression «séparation de l'Église et de l'état» prend aujourd'hui une connotation plus menaçante dans le langage politique libertaire. Elle signifie de ce point de vue que les personnes qui ont une religion ne doivent pas être autorisées à pratiquer leur foi dans le domaine public. On nous dit que la religion doit être prati- quée en privé, et que l'état doit être libre de toute influence religieuse.

C'est en revendiquant ainsi un état «ouvert à toutes les reli- gions», que les organisations libertaires parviennent à les en exclure toutes.

Si dans de nombreux pays aujourd'hui, l'Église et l'état sont sé- parés, cette situation de conflit n'a pas un caractère aussi conflictuel, aussi dramatique que celle de l'Allemagne nazie. La religion et la po- litique avaient toujours entretenu des rapports étroits, même si ce mariage n'allait pas sans orages. Pourtant, cette étude de l'Allemagne

va nous conduire inévitablement à nous poser les mêmes questions que celles que le peuple allemand a dû se poser il y a un demi-siècle :

- + Quelle est la responsabilité de l'Église lorsque l'état adopte une politique injuste ?
- + Pour les chrétiens, où s'arrête le patriotisme et où commence la désobéissance civile ?
- + Est-ce que le silence devant l'injustice équivaut à de la complicité ? Est-ce que les petits compromis se justifient s'ils visent à empêcher l'état de supprimer la liberté de culte ?
- + Comment l'Église peut-elle répandre l'évangile de façon efficace lorsqu'elle mène un combat impopulaire pour la justice sociale ?
- + Quels signaux peuvent nous avertir de ce que l'Église se fonde dans la culture ambiante et ne peut donc plus s'opposer aux maux qui rongent la société ?
- + Quelle est la relation entre le dogme d'une Église et sa capacité à résister à l'autorité écrasante d'un état séculier ?

Il n'est pas aisé de répondre à ces questions ; que ce soit en Europe ou en Amérique, les tensions entre l'Église et l'état ont toujours existé. Pour mieux mesurer les enjeux de cette lutte sous le Troisième Reich, nous devons d'abord comprendre l'histoire du Premier et du Deuxième Reich, pendant lesquels s'amorcèrent les premières manœuvres de séduction de l'Église. Le Troisième Reich nous aidera à comprendre un Quatrième Reich à venir, qui surpassera de très loin celui d'Hitler par sa puissance et sa barbarie.

La traduction la plus exacte du mot *reich* serait « empire » ou « royaume ». Ce terme a une résonance quasi-sacrée à l'oreille allemande. Je me souviens très bien de mes parents, germanophones, émigrés au Canada, nous apprenant la Prière du Seigneur : *dein Reich komme, dein Wille geschehe*... Pour les Nazis, le mot *reich* a fini par revêtir le sens mystique d'un royaume allemand éternel.

Je vous propose un tour d'horizon de la relation entre l'Église et l'état dans l'histoire de l'Europe.

LE PREMIER REICH (1800-1806)

Charlemagne fut couronné empereur par le Pape Léon III le jour de Noël, de l'an 800. Charlemagne était en train de prier devant une crypte de la Basilique Saint Pierre de Rome, pendant que Léon chantait la Messe. Puis, sans le prévenir, Léon plaça la couronne sur la tête de Charlemagne, avec la bénédiction de l'assemblée. Celui-ci en fut à la fois surpris et heureux; il quitta la Basilique, déterminé à bâtir l'Église catholique, une et universelle par la force du glaive. Ses conquêtes donnèrent son unité à l'Europe, et permirent les débuts du Saint Empire (un empire qui selon Voltaire n'était ni saint, ni un empire).

Néanmoins, Charlemagne consolida l'unité grandissante née entre l'Église et l'état sous le règne de Constantin (274-337). Pendant les deux premiers siècles après Jésus-Christ, l'Église fut persécutée par l'Empire romain; après la conquête de Rome par Constantin en 312, l'Église fit cause commune avec son ennemi et se laissa corrompre par lui. Désormais l'épée d'acier (l'état) allait promouvoir l'épée de l'Écriture (l'Église); le couronnement de Charlemagne fut l'apogée de ce mariage fatal.

Bien que Charles eût des maîtresses et une éducation limitée, il endossa le rôle de protecteur du magistère de l'Église. Le baptême des enfants étant la loi de l'empire, quiconque se faisait baptiser adulte en professant de sa foi en Christ était persécuté, voire exécuté. Pourtant, la théologie n'intéressait pas Charlemagne; mais il pensait que l'Église universelle devait rester universelle, c'est-à-dire asseoir son autorité dans les limites mêmes de l'Empire. La religion devait permettre d'unifier les divers pays, et le baptême des enfants garantir de futures générations de « chrétiens ».

“ **Les Nazis placèrent la croix
au cœur du svastika pour en faire
un instrument de propagande** ”

Bien sûr, l'empire persécutait également ceux qui proposaient une interprétation divergente de la messe, ou qui rejetaient l'autorité du pape. De tels « hérétiques » étaient jugés, emprisonnés, voire exécutés. Beaucoup de croyants affirmaient ne voir aucun changement depuis la « christianisation » de l'Empire romain. Persécutés auparavant par une Rome païenne, ils l'étaient maintenant par une Rome religieuse. Dans les deux cas, le glaive portait les mêmes coups mortels !

Cette relation troublée entre l'Église et l'état, faite tour à tour de séduction, de rivalité, voire de corruption, n'a pas cessé avec la Réforme de 1517. Même aujourd'hui, l'Église en Europe (catholique ou protestante), bénéficie d'un soutien financier par l'intermédiaire des impôts. La soi-disant règle d'or s'applique comme souvent dans ce cas : celui qui a l'or impose les règles ! Je suis convaincu que le mariage entre l'Église et l'état se fait toujours au détriment de la mission de l'Église. Soit l'Église modifie son message pour l'adapter au programme politique de l'état, soit les dirigeants politiques utilisent l'Église à leurs propres fins. Dans tous les cas, la pureté de l'Église se trouve compromise.

Cette union impie a contribué à la neutralisation de l'Église pendant l'ère hitlérienne. Au moment même où elle aurait dû condamner la politique de l'époque, l'Église se trouva assujettie au bon vouloir de l'état. Elle avait déjà un passé d'allégeance à ses héros militaires prussiens. Au quatrième siècle, Constantin faisait blasonner la croix de Christ sur le bouclier de ses soldats ; au vingtième siècle, les nazis plaçaient la croix au cœur du svastika, pour en faire un instrument de propagande au service d'Hitler.

Mais revenons-en à l'histoire du Premier Reich : de 1273 à 1806, les empereurs du Saint Empire, étaient, pour la plupart, issus de la dynastie autrichienne des Habsbourg. Le conflit entre l'Église et l'état se prolongea jusqu'aux derniers siècles de l'empire, lorsque les empereurs perdirent une grande part de leurs pouvoirs, et que des royaumes rivaux émergèrent à travers toute l'Europe.

Quelle est la place de l'Allemagne dans tout cela ? Les seizième et dix-septième siècles virent se former le territoire de Brandebourg

(ou Prusse), dirigé par une succession de rois puissants. La Porte de Brandebourg au cœur de Berlin fut érigée en l'honneur du territoire qui porte son nom, et l'on peut encore admirer les magnifiques palais des rois prussiens dans les environs de Berlin. La Prusse, comme nous le verrons, fut impliquée dans une série de guerres, et permit de réunir tous les pays et les provinces germanophones d'Europe.

En 1804, le pape tenta de couronner Napoléon Bonaparte dans la Cathédrale de Notre Dame de Paris. Mais celui-ci arracha la couronne des mains du souverain pontife, et la déposa lui-même sur sa tête, signifiant par-là qu'à la différence de Charlemagne, il ne devait la couronne impériale qu'à ses seuls mérites ! L'objectif de Napoléon était de substituer un empire français à l'empire allemand qui dominait l'Europe depuis tant de siècles. Après avoir écrasé l'Autriche, il envahit la Prusse, et son entrée triomphale dans Berlin marquait ainsi la fin du Premier Reich.

Cependant, la défaite de Napoléon à Waterloo permit à la Prusse de se reformer en un état, ce qui précipita la fin de la domination française. En fait, la Prusse se dégagea de l'autorité française avec un sentiment nationaliste accru, et elle parvint à unifier l'Allemagne après une série de guerres. Les conditions étaient dès lors réunies pour l'avènement d'un Deuxième Reich.

LE DEUXIÈME REICH (1871-1918)

Il faut se représenter l'Allemagne de l'époque comme un assemblage d'environ trois cent états, ayant chacun leur propre organisation, leur propre monnaie, voire leurs propres poids et mesures : comment donner une unité à tous ces états allemands fragmentés ?

Otto von Bismarck (1815-1898) était alors le nouveau Premier ministre de Prusse. Cet homme, particulièrement habile, eut le bon sens politique de comprendre que seule la guerre pouvait unifier tous les peuples germanophones de l'Europe. Il décida de faire oublier la défaite infligée par Napoléon et prépara une armée puissante. Fin po-

litique, il provoqua une guerre contre l'Autriche, afin de la placer sous le contrôle prussien. Ensuite, il entraîna la France dans la bataille, et la fortune se retourna contre ce même pays qui avait vaincu la Prusse sous l'habile direction de Napoléon. L'Allemagne était enfin unifiée, et surtout elle était devenue puissante !

Pour ajouter à l'humiliation de la défaite de la France, Bismarck envoya le Roi de Prusse Guillaume Ier en France pour être proclamé, dans la Galerie des Glaces du Château de Versailles, empereur du nouvel empire unifié. Il fut couronné sous le nom de Kaiser (César) Wilhelm (Empereur Guillaume), pour signifier qu'il avait l'intention de revendiquer tous les pays qui avaient autrefois appartenu au Saint Empire Romain, et de les placer sous la domination allemande : le Deuxième Reich naissait sous des auspices favorables.

Si le Premier Reich avait ouvert la voie à l'avènement d'Hitler en favorisant l'union entre l'Église et l'état, le Deuxième Reich contribua à la paralysie de l'Église en enseignant que la morale privée devait se distinguer nettement de la morale publique. Bismarck déclarait qu'il s'était converti au christianisme après une visite chez des amis piétistes. Mais il dut se rendre compte qu'en tant qu'homme d'état, il était parfois amené à violer les principes moraux qui gouvernaient son attitude personnelle en tant que chrétien. Il soutint alors que lorsque qu'il s'agissait du service de l'état, un homme n'était pas tenu à la même morale que celle qu'il pouvait adopter dans la vie privée. *On ne pouvait pas juger l'état selon les critères habituels, car ses responsabilités dépassaient les simples valeurs humaines.*

Cette dichotomie, qui selon certains remonte à Luther, qui soutenait que les paysans devaient obéir à leurs dirigeants, et même aux tyrans, était enseignée dans les églises allemandes. On exploitait en particulier l'enseignement de Paul selon lequel nous devrions nous soumettre aux autorités politiques (Romains 13.1-2).

Il fallait ainsi obéir aux lois de l'état, qui lui n'avait pas à justifier son action. Bismarck disait : « Je crois que j'obéis à Dieu lorsque je sers mon roi ». Un engagement total envers l'honneur national suprême était un devoir sacré.

Ceux qui participèrent aux atrocités du Troisième Reich eurent souvent recours à cette distinction entre vie publique et vie pri-

vée. Lorsqu'on leur demanda plus tard s'ils pensaient que leur barbarie était compatible avec leurs valeurs humanistes, ils répondirent souvent : « Vous savez, c'était la guerre, et il fallait remplir ses obligations, même les plus dures. » Eichmann se justifia en ces termes : « Je devais obéir aux lois de mon pays et à mon drapeau. »

Bismarck abondait dans le sens de Frédéric le Grand, qui un jour avait fièrement déclaré : « Le salut, c'est l'affaire de Dieu ; tout le reste me regarde ! » Cette référence dualiste devint plus connue sous le nom de la doctrine des « deux sphères », à laquelle nous reviendrons lorsque nous étudierons le rôle de l'Église au sein de l'Allemagne nazie. On retrouve cette doctrine aujourd'hui chez certains politiciens qui sur un plan privé sont opposés à l'avortement, ou refusent que les droits des homosexuels soient imposés à la société, mais qui pensent que leur vision personnelle ne doit pas influencer les décisions dans le domaine de la législation publique.

Un *Reichstag* (ou Parlement allemand) fut constitué sous Bismarck, qui fut nommé Premier Ministre, et plus tard Chancelier. Bien qu'une nouvelle constitution fût promulguée, le Parlement allemand n'avait aucun pouvoir réel, n'ayant qu'un simple rôle consultatif. Bismarck et le Kaiser partageaient le même mépris pour la liberté et la démocratie. Selon eux, seule une monarchie pouvait résoudre tous les problèmes d'une Allemagne fragmentée qui avait besoin de rigueur. Bismarck croyait beaucoup en l'expression qu'il avait forgée le jour où il prit ses fonctions de Premier Ministre : « Les grandes questions actuelles ne seront pas réglées par des résolutions et des votes à la majorité... mais par le fer et le sang ».

En 1871, le jour même de son couronnement, l'Empereur Guillaume I^{er} posa la première pierre de l'énorme édifice du Reichstag à Berlin. Si vous avez visité cette ville, ou vu des clichés de cette structure, il faut peut-être vous rappeler que cet édifice est considéré comme le monument-symbole du Deuxième Reich. En outre, depuis la réunification de l'Allemagne, l'idée de rétablir le Parlement allemand dans le bâtiment du Reichstag fait son chemin.

Lorsque la Première Guerre Mondiale éclata en 1914, la plupart des Allemands en éprouvèrent de la satisfaction. Ils étaient convaincus que la guerre, pour reprendre les paroles du général prussien von

Moltke, faisait partie de la création de Dieu, et qu'« elle rassemblait les vertus les plus nobles, celles du courage, de l'abnégation, de la loyauté et du sacrifice ». Ils pensaient également que cette guerre qui débutait en été serait gagnée « avant Noël ».

Personne ne désirait cette guerre plus qu'Hitler, qui avait vingt-cinq ans à l'époque. Il s'engagea dans l'armée, et put dire plus tard : « Je n'ai pas honte de dire que, ravi d'extase, je suis tombé à genoux pour remercier le Ciel d'un cœur débordant d'émotion, de ce qu'Il m'avait accordé de pouvoir vivre ce moment-là. »²

Grâce à l'intervention américaine dans le conflit, l'Allemagne capitula le 9 novembre 1918. Dans son humiliation, l'Empereur Guillaume Ier s'enfuit aux Pays Bas pour avoir la vie sauve ; il y passa le restant de ses jours à étudier des ouvrages occultes afin de comprendre pourquoi l'Allemagne avait perdu la guerre. Ses devins, dont le célèbre Houston Chamberlain (que nous reverrons dans un prochain chapitre), ne lui avaient-ils pas assuré que la supériorité des Allemands leur garantissait la victoire ?

“ **Les leçons de philosophie
d'aujourd'hui constitueront demain
les convictions de l'homme
de la rue** ”

Lorsqu'Hitler apprit la défaite de l'Allemagne, alors qu'il se remettait d'une attaque au gaz moutarde, il eut une vision mystique de ce qu'il crut être sa « vocation » politique. Il pleura pour la première fois depuis la mort de sa mère. Il était alors convaincu qu'il était destiné à jouer un rôle dans l'avenir de l'Allemagne. Plus tard, le monde allait subir les conséquences de cette décision.

Avec la défaite et la formation d'un nouveau gouvernement constitutionnel, le Deuxième Reich connut une fin peu glorieuse.

LE TROISIÈME REICH (1933-1945)

Avec sa tradition militariste, à savoir l'exaltation de l'état au-dessus de la morale ordinaire, l'Allemagne ne pouvait que compter sur un dictateur pour laver son humiliation. Il importe dès lors d'aller à la racine de l'arbre qui a donné des fruits aussi amers.

LES RACINES PHILOSOPHIQUES

Certains pensent que les philosophes s'enferment dans leur tour d'ivoire, et passent leur temps à élaborer des théories ayant très peu de rapport avec la vie laborieuse du citoyen ordinaire. Mais il en est tout autrement : les philosophes ont souvent influencé la politique de nations entières, ce dont Karl Marx est un exemple parmi d'autres. On peut sans exagérer dire que les leçons de philosophie d'aujourd'hui constitueront demain les convictions de l'homme de la rue.

L'Allemagne a eu aussi ses philosophes, des hommes brillants dont les œuvres ont atteint un large public. Ils ont ainsi fertilisé et ensemencé le terrain du nationalisme, jusqu'à attiser la haine envers les Juifs. Que ce soit de propos délibéré ou non, ces philosophes ont contribué à l'avènement d'Hitler. Prenons comme exemple deux d'entre eux.

Georg Hegel (1770-1831) occupait une chaire de philosophie à l'Université de Berlin. Sa philosophie de la dialectique, qui inspira Marx, allait dans le sens d'une glorification de l'état, qualifié de « Dieu sur terre ». Les droits de l'individu, d'après lui, constituaient un obstacle à la suprématie de l'état. L'état, disait-il, est « l'univers moral... et a un droit absolu sur l'individu dont le devoir suprême est d'être membre de cet état... car le droit de l'esprit du monde est au-dessus de tous les privilèges particuliers ».³

Hegel enseignait également que la guerre était nécessaire à la purification de l'éthique. Quant aux vertus morales telles que l'humilité et la patience, elles ne devaient pas être un obstacle aux ambitions de l'état ; celui-ci devait savoir fouler aux pieds ces « fleurs in-

nocentes ». On trouve ici l'ultime justification de la doctrine des deux sphères : que la morale privée reste privée ! Elle doit rester distincte de la morale de l'état.

Hegel prédisait que l'Allemagne serait un jour de nouveau florissante, car elle représentait la forme la plus accomplie du développement dialectique ; laissons, disait-il, les Français agir à leur guise, la Russie et la Grande-Bretagne devenir puissantes. Les lois de l'histoire sont du côté de l'Allemagne ; elle mérite de se relever, et elle se relèvera.

Comme on peut s'en douter, Hegel écartait l'unicité du christianisme, et affirmait que l'Ancien Testament devait être rejeté en raison de ses fondements juifs. Seule une race pure, à savoir les Allemands, pouvait prétendre à une foi chrétienne pure. Le christianisme devait donc évoluer vers une nouvelle forme de foi à la hauteur de la dimension spirituelle allemande.

Friedrich Nietzsche (1844-1900), fils d'un pasteur luthérien, critiqua très sévèrement le christianisme dans ses écrits, l'accusant de faiblesse et d'être la cause des maux de l'Allemagne. Dans son *Antéchrist*, il écrivit : « Le christianisme est le plus grand fléau, la perversion la plus sournoise, la tare morale la plus nuisible de l'humanité... Je considère le christianisme comme le plus grand leurre qui ait jamais existé ». ⁴ Le christianisme, par son exaltation des principes de la miséricorde et du pardon, avait selon lui affaibli l'Allemagne.

On se souvient que Nietzsche proclamait la mort de Dieu. Il écrivait : « N'entendons-nous pas déjà le bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous pas déjà l'odeur de la décomposition de Dieu ? Les dieux aussi se décomposent. Dieu est mort et nous l'avons tué. » Les églises, disait-il, sont le tombeau, le sépulcre de Dieu.

Nietzsche acceptait sans hésiter les terribles implications de l'athéisme. Il suffit de lire ce que selon lui, la mort de Dieu signifie pour l'homme : « Comment pourrons-nous nous reconforter, nous qui sommes meurtriers d'entre les meurtriers ?... Qui essuiera le sang que nous aurons sur nous ? Quelle eau pourra nous laver ? Quelles cérémonies d'expiation, quels jeux sacrés faudra-t-il inven-

ter? Cet acte ne nous dépasse-t-il pas? Ne devons-nous pas devenir nous-mêmes dieux pour en être simplement dignes?»⁵

Nietzsche soutenait qu'avec la mort de Dieu, il n'y avait pas de réponse à la culpabilité des hommes, et qu'il n'y avait personne pour laver le sang de nos mains. Puisque Dieu était mort, il fallait lui trouver un successeur et dans un état athée, les forts allaient dominer les faibles. Il proclama la venue d'une race supérieure, et d'un surhomme qui unifieraient l'Allemagne et peut-être le monde. Ce surhomme serait le produit d'une élite dominante. Lui et son entourage deviendraient «les seigneurs de la terre». Cet homme serait «la brute blonde magnifique, assoiffée de destruction et de victoires».

Nietzsche, qui est mort en 1900, n'a pas vécu assez longtemps pour voir l'avènement du Troisième Reich ou l'expansion du communisme athée. Mais sa prédiction selon laquelle le vingtième siècle serait celui des bains de sang n'était malheureusement que trop juste. Dieu passé à la trappe, les hommes n'auraient plus de scrupules à franchir les barrières morales; il n'y aurait pas de crainte du jugement, pas de foi dans les vertus de la morale. Lorsque les hommes réaliseraient que le pouvoir allait à lui seul faire l'Histoire, la folie universelle s'instaurerait. (Notez que Nietzsche lui-même était atteint de démence dans les onze dernières années de sa vie). Pour reprendre les termes de Ravi Zacharias, Nietzsche comprit «qu'en enfonçant la lame dans le cœur de Dieu, l'homme s'était poignardé lui-même».⁶

Nietzsche renforça singulièrement la philosophie dominante à l'époque en Allemagne, selon laquelle un génie était au-dessus des lois, et qu'il ne pouvait pas être entravé par la morale des gens ordinaires. Les vertus de l'ordre privé constituaient un obstacle aux vertus d'un ordre supérieur, celles du pouvoir et de la domination. La pitié affaiblissait un état; le pouvoir absolu le rendait fort. Ce n'étaient pas les agneaux, mais les loups qui hériteraient de la terre. Le surhomme foulerait aux pieds les vertus chères aux hommes pour pouvoir dominer le monde. Lisons encore ces mots terribles de Nietzsche :

Les forts, les maîtres, retrouvent la conscience pure des bêtes de proie; monstres remplis de joie, ils peuvent revenir d'une horrible

série de meurtres, d'incendies volontaires, de viols, et de tortures avec une joie intacte... Pour juger convenablement la morale, il faut la remplacer par deux concepts empruntés à la zoologie : le dressage de la bête, et l'élevage d'une espèce spécifique.⁷

Il n'est pas étonnant qu'Hitler ait été fasciné par Nietzsche au point de donner un exemplaire de ses écrits à son ami Benito Mussolini. Le Führer allait souvent visiter le musée de Nietzsche à Weimar, et se faisait photographier devant son buste dans une attitude extatique. Certains historiens pensent que Nietzsche aurait condamné les excès d'Hitler, et en particulier son antisémitisme. Toujours est-il qu'Hitler l'adopta comme frère spirituel, et fit une lecture de ses écrits conforme à ses propres ambitions. Pour reprendre les termes d'un historien, les écrits de Nietzsche ont été utilisés « pour déchaîner tous les démons de l'enfer ».



On dit que si le 19^e siècle vit la mort de Dieu, le 20^e siècle vit celle de l'homme. Car lorsque Dieu est mort l'homme devient une bête sauvage ■■

Hitler pensait incarner le surhomme de la philosophie nietzschéenne. Il se réjouissait de ce que la doctrine divine qui avait toujours été un obstacle à la manipulation et la brutalité soit enfin écartée. Une fois Dieu détrôné, la race supérieure voulue par Nietzsche était enfin libre de dominer le monde, sous l'égide d'un surhomme.

Cela peut nous aider à comprendre l'existence des camps de concentration. Les idées ayant toujours des conséquences, la notion de la mort et de la chute de Dieu rendait l'homme libre d'agir à sa guise pour assouvir sa soif de pouvoir. Viktor Frankl, survivant de l'Holocauste, a exprimé cette idée avec amertume :

Les chambres à gaz d'Auschwitz sont la conséquence ultime de la théorie selon laquelle l'homme n'est que le produit de l'hérédité et de l'environnement, ou, comme les nazis aimaient à le dire, « du sang

et de la terre». Je suis fermement convaincu que les chambres à gaz d'Auschwitz, de Treblinka, et de Maidanek n'ont pas leur origine dans quelque ministère à Berlin, mais bien sous la plume et dans les salles de conférence des philosophes et des scientifiques nihilistes.⁸

On a dit que si le dix-neuvième siècle vit la mort de Dieu, le vingtième vit celle de l'homme. Car lorsque Dieu est mort, l'homme devient une bête sauvage.

LES RACINES THÉOLOGIQUES

L'Allemagne a toujours été le vivier de la pensée libérale qui a dépouillé le christianisme de son unicité. Un théologien aussi influent que Ludwig Feuerbach aurait approuvé la théorie contemporaine du New Age selon laquelle il serait plus juste de voir la doctrine humaine dans la doctrine du divin. D'après Feuerbach, l'«Incarnation» nous enseigne que cet être que nous adorions pour son caractère divin doit désormais être reconnu comme homme. L'homme ne doit plus être relégué à la deuxième place dans le domaine religieux; il doit venir en premier. Pour Feuerbach, l'homme fait Dieu constitue l'éthique suprême, et sa pensée représenta un tournant décisif dans l'histoire du monde. *Si Christ était divin, c'est uniquement parce que nous le sommes tous.*

Les penseurs allemands «démystifièrent» le Nouveau Testament, le dépouillant en d'autres termes de ses mythes pour atteindre au cœur de la vérité. Certains théologiens affirmèrent ouvertement qu'il fallait oublier les miracles du Nouveau Testament, et encouragèrent le peuple à concentrer son attention sur le miracle de l'accession de l'Allemagne à son rang de premier pays du monde. Rien d'étonnant donc à ce qu'ils aient consenti à intégrer la croix du Christ dans la croix gammée.

L'humanisation de Dieu s'accompagna de la déification de l'homme. À Weimar, Goethe avait montré avec éloquence son désir de voir l'homme prendre la place de Dieu en tant que centre des arts, de la philosophie, et de l'histoire. Héritier de la philosophie des Lu-

mières, il estimait que la religion devait être repensée de façon à glorifier l'homme plutôt que Dieu. Il n'aurait jamais soupçonné cependant qu'en exaltant l'homme, il ouvrait la porte à des démons déchaînés. Ce n'est pas une simple coïncidence si le camp de concentration de Buchenwald n'est qu'à dix kilomètres de Weimar, berceau des Lumières. Hitler, m'a-t-on dit, éprouva un plaisir pervers à ouvrir un camp de la mort à proximité de la ville qui s'enorgueillissait de sa tolérance et de sa glorification de l'homme. Si, comme l'affirme Frankl, c'est dans les amphithéâtres des universités européennes que furent rassemblés les fours d'Auschwitz, les intellectuels libéraux ont alimenté ces mêmes fours lorsqu'ils proclamèrent que la notion de Dieu n'était plus pertinente. Par de telles doctrines, l'Église se trouva entravée dans sa dénonciation des atrocités du Troisième Reich. En substituant des concepts humains à la révélation divine, le *Troisième Reich fit une nouvelle lecture de la mort de Christ pour mettre à exécution ses projets païens.*

LES RACINES POLITIQUES

L'Allemagne sortit vaincue et humiliée de la Première Guerre Mondiale, et les villes principales furent en proie au chaos politique. À Munich, le parti communiste, encouragé par le succès de la Révolution russe de 1917, tenta de s'emparer du pouvoir. Des organisations politiques se formèrent à droite comme à gauche. À Berlin, les émeutes et l'instabilité sociale contraignirent le Parlement à quitter le Reichstag et à aller s'installer au Théâtre National de Weimar, pour y former un nouveau gouvernement fondé sur des principes et des idéaux démocratiques.

C'est ainsi que la République fut proclamée le 9 novembre 1918. Après six mois de débats, une constitution fut adoptée ; elle semblait, du moins sur le papier, pouvoir mettre en place une démocratie stable. Inspirée des constitutions de l'Angleterre, de la France et des États-Unis, elle rendait le peuple souverain, et déclarait tous « les Allemands égaux devant la loi ». La devise « Pour le peuple allemand »

fut gravée sur le bâtiment de Reichstag, et on peut encore l'y voir aujourd'hui.

Ce projet de démocratie aurait pu réussir si les Alliés n'avaient imposé le Traité de Versailles restituant l'Alsace - Lorraine à la France, et les territoires conquis par Bismarck à la Belgique, au Danemark et à la Pologne. En outre, l'Allemagne devait payer cent trente-deux milliards de marks or de dommages de guerre (environ quatre cent cinquante milliards de francs), une somme qu'il lui était impossible de payer.

Le désarmement de l'Allemagne faisait également partie du traité. L'armée fut limitée à cent mille hommes, et se vit interdire la possession de tanks ou d'avions; la marine fut réduite à une force toute symbolique. Enfin, dans une ultime humiliation, l'Allemagne fut contrainte de reconnaître sa responsabilité dans le déclenchement de la guerre; les Alliés exigèrent que l'Empereur Guillaume II leur soit livré, ainsi que huit cents autres criminels de guerre.

La Grande-Bretagne menaça l'Allemagne d'instaurer un blocus autour du pays et d'affamer la population si elle ne signait pas le traité. Les Alliés exigèrent une réponse immédiate, et fixèrent l'ultimatum au 24 juin 1919.

Avec l'accord du Maréchal von Hindenburg, chef de la République à titre provisoire, et l'approbation de l'Assemblée Nationale, le traité fut enfin ratifié. Quatre jours plus tard, il fut signé dans la Galerie des Glaces au Palais de Versailles, à l'endroit même où le Deuxième Reich avait connu des débuts glorieux avec le couronnement du Kaiser en 1871. L'Allemagne avait non seulement perdu la guerre, mais également sa dignité.

LES RACINES ÉCONOMIQUES

On reprocha alors à la République d'avoir accepté les clauses injustes du traité, et on la rendit responsable de la crise économique qui s'en suivit. Alors qu'à une époque, le dollar ne valait que quatre marks allemands, il en valait sept mille en 1923. Lorsque l'Allemagne ne put plus honorer ses dettes, le président français envoya ses troupes oc-

cuper la Ruhr, isolant ainsi le noyau industriel de l'Allemagne du reste du pays.

Cette action française acheva de paralyser l'économie allemande. Immédiatement après l'occupation en janvier 1923, le mark dégringola à dix-huit mille pour un dollar, et en novembre, le chiffre était de quatre milliards. Le cours de la monnaie allemande fut même annulé.

On raconte l'histoire, peut-être fictive, d'une femme qui avait rempli sa brouette de marks allemands, et l'avait laissée devant le magasin, certaine que personne n'aurait l'idée de voler l'argent. Lorsqu'elle sortit pour payer ses achats, elle découvrit que l'argent était toujours là, mais que la brouette avait disparu ! L'histoire a de quoi faire sourire, mais pour les Allemands, la situation était loin d'être risible. Toutes leurs économies avaient fondu ; ils avaient perdu confiance en leur gouvernement. Leur souffrance était grande, et le pire était à venir.

En 1923, Hitler échoua dans sa tentative spectaculaire de renverser le gouvernement bavarois (ce putsch sera décrit brièvement au chapitre suivant). Il fut condamné pour trahison, et après son incarcération à la prison de Landsberg, il décida d'accéder au pouvoir par des moyens politiques. *Il se servirait de la démocratie comme tremplin, puis écraserait cette même démocratie une fois le but atteint.*

La conjoncture économique s'améliora entre 1925 et 1929 : le chômage baissait, et le commerce de détail reprit. Dix ans après la fin de la guerre, la République Allemande semblait s'être ressaisie, et le Parti Nazi bel et bien mort. Mais le rêve passionné de conquête mondiale continuait à enflammer le cœur d'Hitler, qui n'avait pas l'intention de baisser les bras. Il continuait à attendre, espérant que l'Allemagne connaîtrait d'autres temps difficiles.

La grande dépression de 1929 allait fournir à Hitler l'occasion tant attendue. Le révolutionnaire qu'il était ne pouvait prendre son essor qu'en temps de crise, et en Allemagne, le chômage et l'inflation battirent tous les records, tandis qu'un sentiment de colère et de méfiance se répandait dans le pays. C'était le moment pour lui de s'emparer du pouvoir, par des moyens non pas militaires, mais constitutionnels.



→ Hitler quittant la prison de Landsberg en 1924.

La faillite de la plus grande banque d'Autriche contraignit les banques de Berlin à fermer temporairement. L'Allemagne étant incapable de s'acquitter de ses dettes, des millions de gens se retrouvèrent au chômage à mesure que des milliers de petites entreprises sombraient. Sans travail et affamés, les Allemands étaient prêts à tout pour survivre.

Hitler était ravi de cette crise économique; c'était le moment propice pour gagner l'attention et le suffrage des masses. Il fit campagne contre le Traité de Versailles, et assura aux Allemands que si on lui donnait une chance, le pays pourrait retrouver sa puissance. Son temps allait bientôt venir.

LES RACINES CONSTITUTIONNELLES

« Mes parents ont voté pour lui, parce que les temps étaient tellement difficiles, qu'ils pensaient que cela ne pourrait pas être pire », me confia une femme qui avait vécu à l'époque nazie. « Ils se disaient, pourquoi ne pas lui donner une chance ? » Des millions d'Allemands étaient de cet avis ; et c'est ainsi qu'en juillet 1932, les Nazis se révélèrent comme le plus grand parti du pays, sans toutefois avoir la majorité. Une deuxième élection la même année leur fut encore plus défavorable, et ce malgré l'extraordinaire unité de leur parti devant les urnes. Mais en raison de leur mauvaise humeur, les Nazis firent un score plus médiocre, tout en remportant le plus de voix sur les autres partis. Les experts déclarèrent les beaux jours des Nazis révolus.

Cependant, le chômage continuait à grimper, et les communistes représentaient toujours une menace. Les partis étant nombreux, et aucun n'ayant la majorité, le gouvernement se retrouva bloqué. En désespoir de cause, Hindenburg nomma Hitler Chancelier le 30 janvier 1933. *Celui qui fit serment de faire respecter la Constitution de Weimar allait bientôt la saboter.*

Hitler savait que selon la constitution, la durée de son mandat dépendait de l'obtention d'un soutien majoritaire au Reichstag. En effet le Parlement et Hindenburg pouvaient encore le destituer de ses fonctions. Il avait donc besoin d'une majorité. Il avait surtout besoin de quelques miracles, et il les obtint, ou du moins les provoqua.

À l'approche des élections qui allaient se tenir en mars 1933, et sachant qu'il ne les gagnerait pas, Hitler choisit vraisemblablement de provoquer une crise. Le 27 février 1933, les bâtiments du Reichstag à Berlin furent détruits par les flammes. Les preuves firent pencher pour l'incendie criminel ; selon toutes probabilités, les hommes d'Hitler forcèrent un Hollandais nommé Marinus van der Lubbe à pénétrer dans le bâtiment par les conduits de chauffage. Sous la menace d'un revolver, il mit le feu au sous-sol du bâtiment, dont la structure imposante fut rapidement la proie des flammes.

Hitler imputa l'incendie à une conspiration communiste, et encouragea Hindenburg à signer un décret « pour la protection du peuple et de l'état » qui supprimait les libertés individuelles. Les Na-

zis purent alors fouiller les maisons sans mandat, confisquer des biens, et déclarer illégales les réunions de leurs opposants éventuels. En signant ce décret, Hindenburg agissait en conformité avec la Constitution de Weimar, qui stipulait que le gouvernement pouvait contourner le parlement en cas d'urgence. Il n'est pas étonnant qu'Hitler ait dit que l'incendie du Reichstag était « une bénédiction des dieux ».

Bien qu'il n'ait pas réussi à réunir une majorité en recourant aux meurtres, aux menaces, et aux promesses, il parvint cependant à remporter deux tiers des suffrages dans un vote destiné à amender la constitution. Cet amendement lui attribua toutes les fonctions législatives. Désormais, c'était lui, et non le Reichstag, qui ferait passer les lois. *Le 14 juillet 1933, il décréta que le Parti Nazi serait le seul parti politique d'Allemagne.*

Lorsqu'un conflit éclata entre l'armée et les « chemises brunes » d'Hitler (des sections d'assaut promptes aux échauffourées), il passa un accord avec les officiers de l'armée : s'ils le soutenaient comme successeur d'Hindenburg, il promettait de mettre un terme au Traité de Versailles, et de rendre sa puissance d'autrefois à l'armée. Bien plus, il en finirait avec ses Chemises Brunes qui rôdaient dans les rues et semaient l'agitation pour revendiquer le droit de remplacer l'armée.

Lorsque les généraux eurent accepté son plan, il tint parole. Il eut recours à une purge massive, faisant disparaître mille personnes en un seul week-end (la nuit des « longs couteaux »), dont la plupart étaient membres de ses Chemises Brunes et d'autres amis proches qui l'avaient aidé à accéder au pouvoir. Hitler prit l'entière responsabilité de ces meurtres collectifs et déclara devant le Reichstag : « Si quelqu'un me fait des reproches et me demande pourquoi je n'ai pas eu recours à la justice ordinaire, tout ce que je peux répondre c'est qu'à ce moment-là, j'étais responsable du sort des Allemands. Je suis devenu le Juge Suprême du peuple allemand. »⁹

Hindenburg mourut ; son corps était à peine froid que déjà Hitler organisait une cérémonie au cours de laquelle tous les officiers de l'armée firent serment de loyauté envers lui, puis il se proclama Führer et Chancelier du Reich.

La folie universelle que Nietzsche avait prédite avait commencé.

RÉFLEXIONS HISTORIQUES

De façon générale, les Allemands n'offrirent qu'une faible résistance au totalitarisme. Je reviendrai sur l'apathie générale de la nation, lorsque nous verrons comment Hitler a obtenu la soumission de l'Église. Nous ne lisons pour le moment que ces mots de Gerald Suster: «La suppression de la responsabilité de chacun dans ses actions fut dans l'ensemble bien accueillie; beaucoup préférèrent se soumettre plutôt que d'accepter les dangers de la liberté. Désormais, les travailleurs avaient la sécurité de l'emploi, des garanties pour leurs soins médicaux, la possibilité de partir en vacances pour pas cher; si être libre signifiait ne pas toujours manger à sa faim, alors il valait mieux se faire esclave». ¹⁰

“ **Il prendrait la croix de Christ
et la remplacerait par
une croix gammée qui aurait
le pouvoir de redonner sa grandeur
à l'Allemagne** ”

Tant que l'économie restait solide, les gens n'accordaient pas d'importance à la liberté d'expression, à la liberté de voyager, ou à la liberté de vote. Sous la République, les gens avaient faim dans les grandes villes; le pain sur la table valait plus qu'un bulletin de vote.

«Tout est dans l'économie, imbécile!»: tel était le slogan d'un candidat aux élections présidentielles aux États-Unis en 1992. Bien que manquant de tact, ce slogan n'en était pas moins très habile sur le plan politique.

Pendant l'ère nazie, comme à toutes les époques de l'histoire, c'est bien l'économie qui a été la clé du destin d'un parti politique ou d'un dictateur. L'Antéchrist lui-même comptera sur le fait que la

plupart d'entre nous donnent plus d'importance à notre corps qu'à notre âme.

Une femme qui vivait en Allemagne à l'époque nazie a déclaré : « En un an, Hitler a fait plus que la République de Weimar en dix ans. » En temps de crise, il est plus facile pour un dirigeant puissant d'agir vite et efficacement que de trouver un consensus et tisser un canevas de lois dans un labyrinthe de commissions législatives. La Bible prédit que le temps viendra où le monde aura besoin d'un homme qui pourra agir avec fermeté et contourner le processus lent, complexe et imprévisible du système législatif.

Lorsque l'économie est la clé de la survie et que l'on donne au corps plus de valeur qu'à l'âme, la moralité est bientôt sacrifiée à la nécessité de la survie. Le peuple allemand, au moins au début, était prêt à fermer les yeux sur les purges d'Hitler et sur ses massacres en échange du droit de vivre. Les Allemands disaient simplement qu'avant Hitler, ils étaient certes libres, mais qu'ils étaient aussi libres de mourir de faim.

Avec d'un côté une élite dirigeante dépossédée de Dieu, et de l'autre l'exaltation excessive de la raison d'État, rien n'empêchait Hitler de poursuivre ses objectifs. Dostoïevski avait raison : si Dieu n'existe pas, alors tout est permis.

L'homme que Rudolf Hess avait décrit dans son essai était en place. Un dieu avait accédé au pouvoir, et ils seraient des millions à se laisser séduire. Il prendrait la croix de Christ et son appel à l'amour et au pardon, et la remplacerait par une croix gammée qui aurait le pouvoir de redonner sa grandeur à l'Allemagne. Hitler n'aurait eu cesse de faire prévaloir « sa » croix.

Examinons à présent ces événements à travers le prisme des Écritures. Dieu ne s'est pas contenté de les suivre du haut du ciel. C'est Lui après tout qui suscite les dirigeants et les dépose. À nous de discerner ses voies jusque dans le cours de l'histoire nazie.